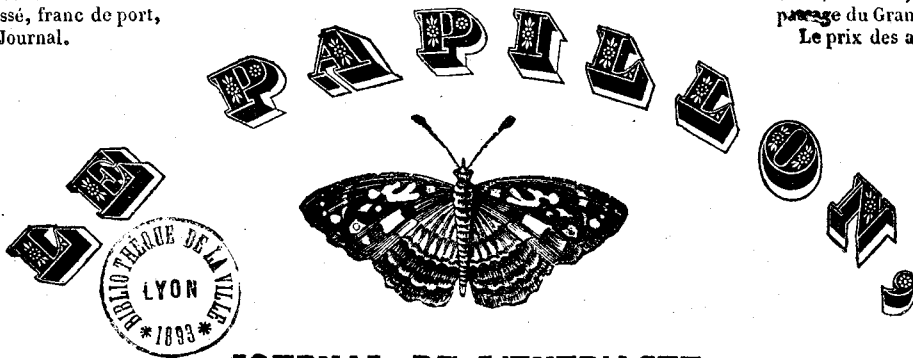


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Geury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre. Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GYMNASE LYONNAIS.

Représentation au bénéfice de M. Barqui. — *Phrénoc*, remplacé par *Theobald*, vaudeville. — *Mathilde*, ou *la Jalousie*, comédie. — *Raoul-Barbe-Bleue*, pièce-féerie.

Une légère variante se remarquait hier au programme du spectacle annoncé depuis long-temps au bénéfice de M. Barqui : *Theobald*, vaudeville d'autant plus connu qu'il est fort remarquable, avait remplacé *Phrénoc*, pièce en deux actes, offrant du moins le mérite de la nouveauté. Nous ne savons rien de cet ouvrage, si ce n'est qu'il est écrit à Lyon et pour Lyon, il avait trouvé grâce par devant notre aréopage dramatique, si large lorsqu'il s'agit d'œuvres parisiennes, si défiant et si sévère lorsqu'il est appelé à prononcer sur les conceptions lyonnaises. Mais quelque soit le motif de cette radiation tardive, il nous importe de le connaître; il faut que nous sachions enfin si les portes du théâtre sont à jamais fermées pour nous; il faut que nous sachions à quelle influence nous devons rapporter l'espèce d'ostacisme anti-patriotique qui frappe indistinctement tous ceux qui s'efforcent d'ajouter une page à la pauvreté de notre répertoire scénique. Lorsqu'un ouvrage est repoussé dès l'abord, il ne nous appartient pas de juger les *juges*; ils ont agi en vertu de leur droit; ils ont eu tort ou raison, c'est leur affaire et non la

nôtre, à moins de circonstances particulières; mais qu'une pièce reçue, étudiée, annoncée, disparaisse tout-à-coup de l'affiche, ce ne peut être alors qu'à la condition d'expliquer les causes qui ont provoqué ou le retrait de l'ouvrage ou l'application exorbitante du *velo* suspensif. Vienne donc l'explication; car nous nous refusons à croire la version si peu vraisemblable colportée hier par la salle : le despotisme de coulisse, inexcusable partout où il se rencontre, serait par trop ridicule sur notre seconde scène.

Mais venons à *Mathilde*. Mathilde est une pauvre jeune femme, jalouse à l'excès; c'est l'*Othello* du sexe féminin; *Othello* moins le poignard et la couleur africaine. Alfred ne saurait avoir une pensée dont elle ne lui demande compte, un regard qu'elle n'interprète dans le sens d'une infidélité : aussi, à force d'amour, est-elle parvenue à rendre son mari le plus malheureux des hommes. Ils sont au bal chez le banquier Durbert; et, tandis que tout respire la joie autour d'eux, Mathilde fait une scène au pauvre Alfred. Celui-ci se révolte, menace de quitter le bal; mais, toute réflexion faite, il restera pour conter des douceurs à M^{me} Durbert : c'est une petite vengeance conjugale qu'il est bien aise d'exercer, séance tenante. M^{me} Durbert s'indigne d'abord; puis, s'humanisant tout-à-coup, elle accorde le rendez-vous sollicité par Alfred.

Mathilde, dont la jalousie veille sans cesse, soupçonne quelque trahison. Mais, cette fois, elle emploie le langage de l'amour : Alfred est ému ; il renonce à ses projets sur M^{me} Durbert ; la paix est rentrée au ménage, les arrêts sont levés, Alfred peut sortir.

Sur ces entrefaites, arrive M. Théobald, fashionable à bonnes fortunes, grand amateur de glaces, de sorbets et de femmes, plus épris mille fois de sa sottise et ridicule personne que des charmes de Mathilde, à laquelle cependant il vient faire la cour à sa manière, en lui apprenant le rendez-vous convenu la veille entre Alfred et la femme du banquier qui donne des bals. Mathilde sort : vous devinez où elle va. Cependant, dévorée d'impatience, M^{me} Durbert se présente chez Alfred ; si elle a consenti à ce rendez-vous, c'est qu'elle avait un service à réclamer du jeune homme. On s'est querellé chez elle, la nuit dernière. Un duel doit avoir lieu entre le jeune Lucien et un ami d'Alfred ; et c'est pour empêcher ce duel qu'elle acceptait le rendez-vous demandé par l'époux de Mathilde. Lucien est un pauvre enfant, jeté sans appui dans le monde ; sa naissance est un mystère. Alfred promet son intervention lorsque la voix de Durbert se fait entendre. Sa femme se cache en toute hâte. Mais un cri lui échappe au moment où le banquier annonce à son ami que Lucien est déjà au bois de Boulogne. A ce cri, Durbert reconnaît l'accent d'une femme, et cette circonstance lui inspire un magnifique plaidoyer en faveur de la fidélité conjugale. Alfred, que cette étrange situation livre aux plus mortelles inquiétudes, pousse son ami dans la pièce voisine. Alors, M^{me} Durbert se précipite aux pieds d'Alfred, en lui criant : *Sauvez Lucien ! Sauvez mon fils !* et ils sortent lorsque, sur le seuil qu'ils vont franchir, apparaît Mathilde, pâle et furieuse ; d'un geste de mépris, elle chasse la malheureuse mère et, seule avec son mari, elle recommence une de ces scènes de fureur qui lui sont familières. Attiré par ses cris, Durbert, pour calmer sa fureur, imagine de lui dire que c'est lui-même qui a amené cette femme dont la présence l'a si fort indigné : *Votre femme !* s'écrie Mathilde : Durbert s'est élancé hors de la maison. Mathilde ferme les portes, Alfred les brise et s'échappe. Cependant, M^{me} Durbert avait calmé les premiers transports de son mari, lorsque Théobald, par ses propos indiscrets, le rend à toute sa fureur. Un duel à mort est inévitable entre Alfred et le banquier. Mathilde tremble alors pour les jours de son mari ; pour réparer le mal autant qu'il est en elle, elle court chez M^{me} Durbert. Celle-ci lui raconte l'histoire de sa vie, la naissance de cet enfant qui coûta la vie à son père, la nécessité où elle se vit, elle faible femme, de tromper un galant homme qui lui offrait et sa main et son nom ; elle lui dit et ses combats et ses remords : Mathilde est aux pieds de la mère de Lucien, abjurant sa fatale passion, lors-

qu'une double détonation se fait entendre. Quelle sera la victime ? tranquillisez-vous, Mathilde : pour cette fois encore, vos emportemens n'auront pas causé la mort de votre époux. Alfred, autorisé par la femme du banquier, a tout révélé à celui-ci : Durbert pardonne une faute que sa femme a commise avant de le connaître ; Durbert est un fort honnête homme. Tout le monde s'embrasse, car tout le monde est content, excepté Théobald peut-être, qui vient de recevoir, dans le bras, l'un des deux coups de feu qui ont si fort effrayé ces dames.

Toute cette pièce est conduite avec beaucoup d'art et d'habileté ; l'intérêt croît à mesure que l'intrigue se développe ; c'est une belle et bonne leçon donnée aux femmes jalouses : car elles reconnaîtront à la vue de ce tableau, que rien n'est moins intéressant que leurs petites fureurs ; elles reconnaîtront aussi que le droit de préférence en amour est uniquement fondé sur le mérite, et que pour être aimées exclusivement elles doivent se borner à redoubler de soins pour se rendre aimables. Quant à celles qui pourraient avoir, ainsi que M^{me} Durbert, une erreur anti-matrimoniale à se reprocher, je doute qu'elles y puisent le désir d'en venir à une confession générale ; car il est peu de maris taillés sur le modèle de l'honnête banquier.

A une exception près que nous signalerons plus tard, s'il y a lieu, les acteurs chargés de faire valoir cet ouvrage ont tous des droits à nos éloges. M. Anatole Gras a joué avec une chaleur et intelligence que nous sommes d'autant plus heureux de reconnaître ici que nous nous sommes montrés sévères à son égard à l'époque de ses débuts. Le bénéficiaire Barqui a été fort comique, suivant son usage.

Le spectacle s'est terminé par *Raoul-Barbe-bleue*, pièce féerie, exhumée, nous ne savons trop à quel propos, des cartons de la Gaîté ou de l'Ambigu. C'est une erreur de date, en vérité. Toutes ces plaisanteries ont pu être bonnes en leur temps, à l'époque où le célèbre *Pied de Mouton* était servi chaque soir au public parisien ; mais aujourd'hui on ne vit plus à si bon marché. Nous renvoyons *Barbe-Bleue* au théâtre Joly ou à la Crèche, c'est là désormais son domaine. CARL.

PHYSIOLOGIE

DU COMPARSE DE PROVINCE.

Le comparse de province, vulgairement connu sous l'appellation de figurant, est une partie matérielle et mobilière du théâtre auquel il est attaché ; il est au rang des décors, des toiles, des piques et des hallebardes. Quand le directeur cède son entreprise à un autre, le figurant est porté sur l'inventaire.

Cela se fait ainsi :

6 arbres de haute futaie presque neufs ;
15 figurans ayant chacun un costume de Turc complet
et autres ;

1 rivière et son pont ;

1 lune, etc.

Le figurant de province peut indifféremment et, à son gré, avoir de dix-huit à soixante-cinq ans. Il n'est point tenu, s'il a des cheveux blancs, ou s'il n'en a pas du tout, de porter perruque.

Quel que soit son âge, il lui est permis de chanter :

Jeunes bergers, dansons,

ou,

Jeunes bergers, chantons.

Il peut être beau ou laid indéfiniment : il est seulement obligé d'avoir : 1° une figure complète, c'est-à-dire un nez quelconque et des yeux ; 2° deux jambes naturelles de la même longueur ; 3° des poumons.

S'il réunit ces trois conditions essentielles et qu'il se trouve une place vacante dans le corps des comparses, il est admis de droit et sans épreuve.

Que sa voix soit fausse ou juste, crecellée ou chaudi-dronnée, piaillarde ou sourde ;

Que ses jambes simulent un O ou un X ;

Que ses épaules soient d'une parité évidente ou douteuse ;

Que sa bouche s'ouvre exactement sous son nez, ou qu'elle soit fendue au hasard dans une de ses joues ;

Peu importe.

Dès l'instant qu'il a signé son engagement (quand il sait écrire), sa vie se divise en deux actions passives, à savoir : 1° se réjouir des joies d'autrui ; 2° se désoler des malheurs d'autrui.

Dans ce siècle d'égoïsme, le comparse est une admirable exception ! Son essence, à lui, c'est la charité, c'est l'amour du prochain et l'abnégation de soi-même.

Et en effet, quand le jeune premier et l'amoureuse, après bien des traverses et des persécutions, voient enfin l'hymen couronner leur flamme aussi brûlante que mutuelle, aussitôt le comparse d'accourir et de s'écrier :

Célébrons ce beau jour !

Livrons-nous à l'allégresse !!!

Si, au contraire, le héros de la pièce s'empoisonne, ou est mené pendre, le comparse d'entonner :

Mes amis, en ce jour,

Livrons-nous à la tristesse !!!

Et remarquez comme il maîtrise les divers sentimens de son ame !... Combien peu sa joie ou sa douleur altèrent son impassible physionomie ! C'est un beau caractère, oui !

Oh ! oui, c'est un beau et généreux caractère que celui de mon comparse de province ! Ce n'est point la sordide soif de l'or qui le pousse à briguer ce titre, cette

place ; car ses appointemens sont d'une modicité microscopique. Quand son directeur ne fait pas faillite, encore, événement sur lequel l'habitude l'a blasé, et qu'il supporte avec une admirable résignation. Son motif est plus noble et plus grand ; son motif, c'est l'amour de l'art, la passion du théâtre, je ne dirai pas une pente, mais une attraction ascendante qui l'entraîne irrésistiblement sur les planches de la scène, c'est une vocation, une prédestination, que sais-je ? tout ce qu'on appelle fatalité ?

Outre sa profession libérale d'artiste (c'est lui qui se qualifie ainsi) qu'il n'exerce que de sept heures à minuit, il a un métier de jour, un métier matériel et qui le fait vivre tant bien que mal. Il est coiffeur, portefaix ou tailleur ; mais sa clientèle est peu nombreuse. Sa boutique ou sa chambre est tapissée d'affiches de théâtre de toutes dates, de toutes couleurs et de toutes dimensions. S'il en a les moyens, il achète les lithographies indigènes représentant le comique de son théâtre en costume de savetier, ou le premier rôle drapé en romain ; il les colle avec de la farine ou de la mie de pain aux coins de sa cheminée.

Je ne dirai rien de sa femme, car il s'en occupe extrêmement peu ; elle est chargée de veiller au pot-au-feu et à la boutique, et de faire subir à son costume de Turc les transformations qu'exige son rôle du soir. Pour cela, il n'a qu'à lui dire le matin en se couchant : « Demain je suis Ecossais, ou Chinois, ou brigand.

Il doit à sa double profession une certaine aisance que ne connaît pas le comparse de Paris. Il peut tous les deux ans s'acheter un chapeau neuf, et tous les trois ans se choisir un habit chez le fripier, à moins qu'il ne soit tailleur. Il a un foulard à son cou et un mouchoir de coton bleu dans sa poche.

Mais aussi que de fatigues n'a-t-il pas de plus que l'artiste de la capitale ? Celui-ci a un genre spécial comme son théâtre, il a bientôt pris la routine de son emploi ; mais l'artiste de province, c'est l'homme universel ! Son emploi, ce n'est pas le vaudeville plutôt que le drame, plutôt que l'opéra ou le ballet, non ! c'est le vaudeville et le drame, et l'opéra et le ballet ; c'est tout ce qui fait partie des répertoires de tous les théâtres connus.

Dans le vaudeville, il chante dans le chœur — il conspire dans le drame — il crie dans l'opéra-comique — il saute dans le ballet — il crie et il saute dans le grand opéra. — La comédie n'est par au-dessus de ses moyens ; il remplit avec intelligence le rôle d'invité à la noce de la fille de céans.

Il chante italien, si une troupe d'Italiens passe dans sa ville ; il chante allemand si besoin est ; il chantera grec, anglais, chinois, hongrois, russe, lapon, si son directeur le lui dit : et pourtant toute sa polyglottie se compose de son patois, qu'il sait bien, et du français, qu'il sait peu.

C'est lui qui est bande de voleurs dans le mélodrame, et qui, feignant d'entendre la gendarmerie, dit : Fuyons! quitte la scène précipitamment et revient par une autre coulisse, sous l'habit de gendarme, se poursuivant lui-même, le sabre au poing. Ce sont là ses rôles de prédilection.

C'est encore lui qui est chasseur, crapaud, crocodile et lutin dans *Robin des bois*, chevalier, damné et moine dans *Robert-le-Diable*; c'est lui qui est pattes de chameau dans la *Caravane du Caire* et *Gulistan*. A ce sujet je vous conterai un fait historique au prochain n°.

REVUE DU LYONNAIS.*

La *Revue du Lyonnais* a clos son premier volume; déjà même a paru la 7^e livraison. Un manuscrit plein d'intérêt sur l'histoire de la Ligue dans notre ville, ouvre le second volume de cette publication restée constamment renfermée dans les limites qu'elle s'est données : celles de notre localité. C'était le seul moyen d'éviter l'écueil d'une concurrence impossible avec les feuilles littéraires de la capitale, que tant de talents et de noms recommandent à la curiosité publique. L'éditeur de la *Revue du Lyonnais* a voulu donner à Lyon un livre spécial, une revue consacrée particulièrement à l'histoire de notre province, et il y est parvenu, grâce à la collaboration que lui ont prêtée quelques hommes d'élite et quelques rares intelligences toujours prêtes à seconder de leurs encouragements une œuvre de décentralisation littéraire.

Voici la table des articles contenus dans le premier volume. Elle donnera une idée de l'ensemble de tout l'ouvrage, en indiquant les bases sur lesquelles il repose.

Notre But. — Notre Pensée. — Mouvement littéraire dans les Provinces. — De la Presse littéraire.

LYON. — HISTOIRE. — ARCHIVES. — CHRONIQUES. — COUTUMES. — STATISTIQUE.

Un Procès au sujet d'une Débauche des Glaces de la Saône en 1608. — Procès-Verbal de l'Inondation arrivée en février 1711. — La Chaise à Porteurs. — L'Eglise de Brou. — Lettre d'un Ouvrier en soie de Lyon en 1769. — Problème à résoudre. — Art de lustrer la soie. Son origine. — Historique de la Société d'Enseignement élémentaire du Rhône. — Distribution des Prix aux jeunes Elèves et aux Adultes de l'Enseignement élémentaire du Rhône. — Discours de MM. Terme et Piquet, D. M. — Journaux morts depuis 1830. — Journaux existants. — Population de Lyon à diverses époques. — Nombre de métiers à diverses époques. — Concours de l'Académie de Lyon pour 1835. — Exil d'Hérode à Lyon. — Relation du grand malheur arrivé à la porte du Rhône, à Lyon, le 11 octobre 1711. — Condamnation au feu de Gilles Garnier, de Lyon, pour s'être laissé changer en loup-garou. — La Fête de l'Egalité à Lyon. — Mœurs Lyonnaises. — La Fête de Saint-Denis-de-Bron. — Projet de Translation du Palais de Justice aux Terreaux en 1627. — Querelles du Consulat avec la Sénéchaussée. — Eaux de la Fontaine de Choulans conduites dans le Jardin de l'Abbaye d'Ainay. — Fondation du Petit Collège. — Anecdote Lyonnaise. — Précis chronologique de l'histoire de Lyon. — Capitulation entre les Lyonnais et l'Archevêque, leur seigneur, en 1520. — Histoire du

* En vente chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine; 2 fr. la livraison.

Lyonnais, Forez et Beaujolais. — Antiquités, Mœurs et Caractères. — Notice sur les Archives de la Préfecture.

FRAGMENS BIBLIOGRAPHIQUES. — HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Molière à Lyon et à Vienne. — Ninon de l'Enclos à Lyon. — La Marquise de Créqui et le Cardinal de Tencin à Lyon. — Lettres inédites de Brossette à Gacon. — Passage du P. Sirmond à Lyon. — Passage de Thomas Gray à Lyon. — Lettre de Gray à West. — Louis Racine à Lyon. — Esquisses sur la France. — François Gacon et J.-B. Rousseau. — Le P. Colonia ou l'Antiquaire dupé.

BIOGRAPHIE LYONNAISE.

Jacquard. — Dugas-Montbel. — Comberry. — Le Curé Vuillerme. L'Abbé Michel de Pure. — Bourgelat. — Nicolas Coustou. — Joseph Chinard. — Guillaume Coustou. — Le Cardinal de Lyon. — Cinq-Mars et de Thou.

BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE.

Vie de Bayart. — Histoire de Palanus, comte de Lyon. — Anacréon et Virgile. — Horace et Théocrite. — Anathème. — Inspirations d'un Fidèle. — Vie de sainte Filomèle. — Influence de la Littérature allemande sur la Littérature française. — Chansons de Kauffmann. — Un Mot sur les Fabriques étrangères de Soierie. — Mémoires de MM. Thiaffait, Mathieu, Renaux et Flacheron, au sujet des Eaux de Lyon. — Recherches sur l'histoire du Forez. Prospectus. — Mémoires historiques sur Annonay. Prospectus. — Essai d'Instruction paternelle. — La Veuve d'Arles. — La Poésie française en 1834. — Histoire générale et départementale du Commerce de Lyon. — Songes d'une Nuit d'Hiver. — Poésies de Philippe Jannot. — Préludes poétiques de M. Florvil. — Sermons du R. P. Mac Carty. — Le Cri du Peuple. — Fragmens politiques. — Mémoire sur la nécessité et les avantages de la Colonisation d'Alger. — L'Eglise de Brou, poème. — Essai sur Miribel. — Variétés bibliographiques. — La Belle Veuve.

PHILOSOPHIE. — LITTÉRATURE. — MONUMENS. — IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Mon Vieux Grand-Père. — Trois chapitres de *Cent Lieues et une Nuit*, roman inédit. — Le Beestech d'Ours et la Truite d'Alexandre Dumas. — Le Puy-en-Velay. — Notice sur l'ancien Autel d'Avenas. — Excursion à Die.

POÉSIES.

O mes Illusions! — Epître sur les Voyages.

REVUE MUSICALE.

Lestocq. — Concerts. — Le Pirate, le Chalet, la Prison d'Edimbourg et les Concerts.

EPHÉMÉRIDES LYONNAISES.

Ephémérides de Janvier. — Ephémérides de Février. — Ephémérides de Mars. — Ephémérides d'Avril. — Ephémérides de Mai. — Ephémérides de Juin.



NOMS DES COLLABORATEURS

DU PREMIER VOLUME

de la Revue du Lyonnais.

MM. A.....	MM. GUILLARD.
ARANDAS (Georges).	JOGUET (Louis).
BALLANGHE.	KAUFFMANN.
BERTHOLON (César).	LEYMARIE (Hyppolite).
BIGNAN.	MANIQUET (A.).
BOLO.	MARTIN (Antide).
CHELLES (de).	MORIN.
COIGNET (Félix).	PASSERON (J. S.).
COLLOMBET (F. Z.).	PÉRICAUD (A.).
DUBUISSON (Jane).	PÉRIER (M. A.).
FALCONNET (Ernest).	PICHARD.
FAUCHER (Léon).	PIQUET, D. M.
FRAISSE (Charles).	P. Y.
GASTINE.	ROUSSILLAC (Amédée).
GODEMARD.	THÉODORE de SEYNE.
GROGNIER.	THIÉBAUD de BERNEAUD.